

XYZ. La revue de la nouvelle

Veni, vidi, vici

Nancie Cameron



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cameron, N. (2007). *Veni, vidi, vici*. XYZ. La revue de la nouvelle, (92), 11–11.

Veni, vidi, vici
Nancie Cameron

LUNDI, je commencerai à fumer. Je ne ferai plus de sport. Je vouerai un culte à la saleté. Lundi, je pèserai deux cents livres, je serai alcoolique, je donnerai ma démission. Si lundi peut arriver pour que j'aie enfin l'impression d'exister.

Trois jours à l'avance, je prépare avec hâte mon existence : j'achète un carton de cigarettes, j'oublie les allumettes. S'allumer sur le rond de la cuisinière fait plus dépravé, j'adopte. Je prends le taxi avec mes deux bouteilles de Jack Daniel's sous le bras, je ne marche pas, j'ai besoin de prendre du poids. Croustilles, ragoût en boîte et beignets sont désormais au menu. Je ne traque plus les poussières et les moutons sous les meubles. Ne me reste que la démission. Et si je me faisais mettre à la porte ? Une telle défaite donnerait évidemment un plus grand sens à ma vie. Je planifie alors une crise de diva à la patronne : Voyez-vous, madame, ce n'est pas que je trouve les plantes de ce bureau plus divertissantes que votre tailleur, plus réjouissantes que mon travail, plus authentiques que vos encouragements, mais n'y aurait-il pas lieu pour vous de vous inspirer un tantinet du plaisir qu'elles procurent vraiment à vos employés, ces plantes ? Vite fait, bien fait, me voilà donc au chômage.

Lundi se pointe alors avec ses ambitions d'existence. Cigarettes, ragoût et beignets bien gras au lever du jour, la vie frappe enfin à ma porte. Je me baptise rebelle à grandes lampées de Jack Daniel's. Les miettes dans mes draps, entre mes seins et sur mon ventre ne m'indignent en rien. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'avoue, je ne pèse toujours pas deux cents livres, je ne désespère toutefois pas. Cela viendra, sans inquiétude. Après deux paquets de cigarettes, je tousse à fond, les trois conserves de ragoût et l'alcool me font vomir par la fenêtre du deuxième sur la tête des passants. J'existe intensément.

À ce rythme-là, il est évident que je ne vivrai probablement pas cent ans, mais au moins j'aurai le sentiment de m'être sacrifiée à démanteler le petit empire de la perfection.